
Bulletin d'histoire politique

Gérard Bouchard et Michel Lacombe, Dialogue sur les pays neufs, Montréal, Boréal, 1999, 224 p.

Sébastien Parent



Volume 9, Number 1, Fall 2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1060452ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1060452ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Bulletin d'histoire politique
Comeau & Nadeau Éditeurs

ISSN

1201-0421 (print)

1929-7653 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Parent, S. (2000). Review of [Gérard Bouchard et Michel Lacombe, Dialogue sur les pays neufs, Montréal, Boréal, 1999, 224 p.] *Bulletin d'histoire politique*, 9(1), 236–238. <https://doi.org/10.7202/1060452ar>

Tous droits réservés © Association québécoise d'histoire politique; VLB Éditeur, 2000

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Gérard Bouchard et Michel Lacombe, *Dialogue sur les pays neufs*, Montréal, Boréal, 1999, 224 p.

L'argent et le vote ethnique, voilà ce à quoi Jacques Parizeau fit allusion pour justifier la défaite de son camp lors du dernier référendum québécois. Qui n'en a pas souvenir en fait ? Cette maladresse, fût-elle préméditée ou non, a eu l'effet d'une douche froide dont on mesure encore mal la portée. Seule certitude, la question de l'identité nationale québécoise s'en est trouvée une fois de plus au cœur de l'actualité. Visiblement intéressé par le sujet, Gérard Bouchard, assisté ici du journaliste Michel Lacombe, réfléchit ici sur les « origines de nos états d'âmes collectifs ». L'historien, sociologue à ses heures, remonte de fait la filière du temps bien en deçà de ce fameux soir d'octobre pour le plus grand bénéfice du lecteur non initié. Mieux encore, il s'y prête toujours, attaché qu'il est à une définition de la nation qui se veut assurément dépouillée de toute forme d'ethnicisme.

Le bel effort de vulgarisation qui caractérise *Dialogue sur les pays neufs* doit d'abord être souligné, puisqu'il en va d'un objectif fondamental poursuivi par les coauteurs. En effet, on retrouve dans ce livre bien peu d'éléments communs aux autres ouvrages rédigés par des universitaires intéressés à l'évolution des processus identitaires nationaux. Par exemple, la déception guette celui qui cherchera une théorie inédite du nationalisme. Cela étant dit, le professeur partage ses impressions sur la question de l'identité québécoise avec Michel Lacombe, à qui il incombe de ramener la discussion en des termes intelligibles pour le lecteur du dimanche. De cette contribution, c'est le moins qu'on puisse dire, on reconnaîtra sa clarté et sa concision de circonstance, au lendemain de l'adoption par le parlement fédéral de la *Loi sur la clarté*.

L'ouvrage se divise en onze courts chapitres au terme desquels un postulat ressort : l'interprétation historique et les identités nationales, pour peu qu'elles soient unies, évoluent au même rythme que la société. Utilisant à profit un détour dans les affres de notre passé collectif, l'universitaire de renom se fait ambassadeur d'une interprétation de l'histoire « renouvelée », plus ouverte sur le monde qui l'entoure, à l'écoute des préoccupations du présent et, par-dessus tout, accessible. On est à cent lieues d'une présentation de l'histoire qui s'acquitte seulement d'une trame événementielle.

S'appuyant sur une maxime que l'on devine : « On ne connaît bien aucune société si on n'en connaît qu'une » (p. 71), l'analyse bouchardienne évalue la situation du Québec toujours en parallèle avec le monde qui l'entoure et qui lui « ressemble ». En fait, l'interprétation historique mise ici de l'avant regroupe tous les éléments qui font du Québec une société comparable aux autres « collectivités neuves ». Ces « collectivités neuves », précisons-le, arborent toutes en commun le fait d'être issues de la colonisation

européenne, fruits sacrés de la Renaissance. Elles ont, de surcroît et pour la plupart, acquis leur souveraineté politique depuis (les cas du Québec et de Porto Rico sont alors exceptionnels) et ont dû pallier, contrairement à leur métropole, l'absence d'une mémoire longue. Il est notamment intéressant à ce chapitre de voir comment celles-ci en sont arrivées à surmonter ce manque, parfois avec brio, souvent au prix d'une diffusion culturelle en apparence homogène.

On le sent bien tout au long de la lecture, Bouchard offre un véritable plaidoyer en faveur d'une histoire sociale comparative. C'est d'ailleurs l'objet de son tout récent ouvrage : *Genèse des nations et cultures du Nouveau Monde. Essai d'histoire comparée* (Montréal, Boréal, 2000, 503 p.). Un chapitre est d'ailleurs consacré à la seule description des origines et des avancées de l'histoire sociale contemporaine. Détracteurs et sceptiques du paradigme qui sous-tend son interprétation historique — comment ne pas penser à Ronald Rudin ! — profiteront de cette lecture pour constater l'état de la dialectique de l'histoire sociale moderniste. Or, force est d'admettre que l'initié en histoire n'apprendra que bien peu de choses — historiques et historiographiques — au bout des 224 pages que compte l'ouvrage. En effet, au-delà du plaisir que procure la visite à l'atelier de l'historien, la conceptualisation de la « nation québécoise », version Bouchard, fut assez clairement explicitée dans *La nation québécoise au futur et au passé*, bref essai édité, lui aussi, en 1999¹. Pourtant, il faut admettre que *Dialogue...* possède tout l'attrait nécessaire pour capter l'attention du chercheur. En fait, sont proposées, ici et là au gré des échanges, d'intéressantes pistes de recherche devant lesquelles on peut difficilement rester indifférent.

Une des hypothèses aiguillonne d'ailleurs l'ouvrage, même si les « rejets » du rapport Parent auront plus ou moins de difficultés à la comprendre faute de référents personnels. L'historien s'active d'abord et essentiellement à réhabiliter l'importance historique que prit notre position continentale, notre « américanité », tout au long de notre parcours historique. Cette évidence géohistorique fut malheureusement longtemps refoulée par un clergé lui préférant une culture plus européenne dictée par les aspirations d'une doctrine ultramontaine. Pourtant, on reconnaît aujourd'hui toute l'importance de cette réalité américaine lorsqu'on entreprend une réflexion portant en son sein l'identité nationale des Québécois. C'est pourquoi il serait intéressant d'étudier comment la culture, transmise par les clercs avant notre éveil national des années 1960, n'a cherché qu'à reproduire « les modèles français dans tous les domaines de la culture » (p. 106) et que le peu d'intérêt manifesté par le peuple pour une telle représentation collective fut interprété par l'élite comme un geste de trahison.

Cette hypothèse, empruntée à Guy Rocher (*Le Québec en mutation*, 1973), constitue en quelque sorte le pivot sur lequel repose l'analyse de la société québécoise que fait ici Bouchard. Elle met de l'avant l'opposition entre les cultures populaire et savante. La première, américaine et fondée sur une réalité territoriale, fut largement répandue dans la classe populaire, alors que la seconde, européenne et inventée de toutes pièces, fut vraisemblablement véhiculée par les traditionnelles élites canadiennes-françaises. Dans quelle mesure ce constat peut-il être vérifié ? Évaluer l'impact de la reconnaissance ou non de notre « américanité » sur notre destinée historique (et historiographique) depuis l'Acte d'Union jusqu'à l'aube de la Révolution tranquille et au-delà devrait certainement attirer quelques chercheurs.

Nous retenons enfin que le titre peut porter à confusion puisqu'on y discute davantage de la situation du Québec. Ces « communautés neuves » restent essentiellement utilisées pour réduire la part d'originalité de notre cheminement dans le temps. Elles servent principalement de références à des fins comparatives fort intéressantes entre notre situation et celle, par exemple, du Mexique, de l'Australie ou même des États-Unis. Mondialisation oblige, on doit admettre que l'histoire comparative est bel et bien au goût du jour. C'est, somme toute, à découvrir. Ce thème est largement développé dans son plus récent ouvrage fort substantiel.

1. Voir à ce sujet les commentaires de Louis Cornélius du *Devoir* de janvier 2000.

Sébastien Parent

Étudiant à la maîtrise en histoire
Université du Québec à Montréal

Andreas Latzko, *Hommes en guerre*, nouvelles traduites de l'allemand par Martina Wachendorff et Henri-Frédéric Blanc, Montréal/Marseille, Comeau & Nadeau/Agone, coll. « Marginales », 1999, 166 p.

Hommes en guerre d'Andreas Latzko, écrivain hongrois d'expression allemande, nous invite à visiter la Première Guerre mondiale à travers ses yeux de vétéran et de pacifiste. La rédaction de six nouvelles ayant comme objet central le pacifisme, donc la contestation, commence après que Latzko eut été blessé en 1915. La première édition vit le jour en Suisse en 1917.

La première nouvelle explique la création du sentiment de manque chez l'homme quittant une vie de bonheur pour la dure réalité de la guerre. Cette nouvelle vie au front en est une teintée d'horreur, d'absence de bien-être et où il est impossible d'en retirer des bienfaits. En fait, Latzko explique qu'il